

XYZ. La revue de la nouvelle



Les voyages de l'humanité

Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors*, Paris, Gallimard, 2009, 197 p.

David Dorais

Numéro 106, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2011). Compte rendu de [Les voyages de l'humanité / Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors*, Paris, Gallimard, 2009, 197 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (106), 86–90.

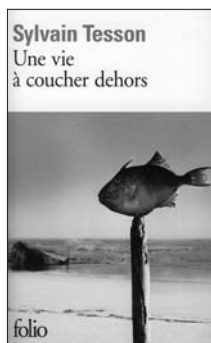
Mais en réalité, *Il faut me prendre aux maux* est loin du satanisme baudelairien, en raison de son caractère bon enfant, et si le mal y est présent, ce serait plutôt sous la forme de la loi de Murphy, qui parsème nos existences de petits malheurs.

David Dorais

Les voyages de l'humanité

Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors*, Paris, Gallimard, 2009, 197 p.

VOUS SAVIEZ qu'il existe un prix Goncourt de la nouvelle ? Il est remis chaque année, depuis 1974, par la même Académie qui décerne le prix Goncourt pour le roman. En 2009, c'est un merveilleux recueil qui a remporté ce prix de la nouvelle, recueil intitulé *Une vie à coucher dehors*. L'auteur, Sylvain Tesson, bien que relativement jeune (il est né en 1972), a une carrière et un parcours de vie impressionnants. Quel est son métier ? « Je ne suis ni journaliste, ni géographe, ni explorateur car je n'ai jamais rien découvert. Aventurier n'est pas vraiment un métier. [...] Je pense appartenir à une race de gens qui voyagent pour raconter. » Voilà ce qu'il confie dans une entrevue publiée sur le site Evéne. D'abord et avant tout, Sylvain Tesson est un voyageur. En 1993, il a fait le tour du monde à bicyclette. Il a ensuite traversé les steppes d'Asie centrale à cheval, sur plus de 3 000 kilomètres, du Kazakhstan à l'Ouzbékistan. En 2004, il a parcouru à pied l'itinéraire des anciens évadés du Goulag, en s'inspirant du récit-témoignage de Slavomir Rawicz, *À marche forcée* (1956) ; ce périple l'a mené de la Sibérie jusqu'à l'Inde et a donné naissance au livre *Sous l'étoile de la liberté : six mille kilomètres à travers l'Eurasie sauvage* (Arthaud, 2005). D'autres écrits sont inspirés de ses voyages : reportages dans les journaux et les revues (récemment, pour le *Figaro*, un long article sur son séjour de six mois dans une cabane au bord du lac Baïkal), récits d'expéditions, essais, nouvelles...



Celles-ci constituent à part entière des textes littéraires. En les lisant, on n'a pas — ce qui représentait un risque — la désagréable impression de se trouver devant la prose d'un bourlingueur enthousiasmé par ce qu'il a vu, mais incapable d'en rendre compte de manière adroite. Sylvain Tesson est un véritable écrivain, qui sait mettre en scène des personnages crédibles dans des décors variés (les nouvelles d'*Une vie à coucher dehors* se déroulent autant au Chili qu'en Écosse, en Sibérie ou en Grèce) et qui sait construire une histoire captivante se terminant souvent par une chute. Ses histoires se situent à mi-chemin entre la littérature d'aventures (*Robinson Crusoë*, *Au cœur des ténèbres*, *Michel Strogoff*, etc.) et la littérature de voyage (*Bourlinguer*, *Chemin faisant*, etc.). Il va même jusqu'à faire des incursions dans la littérature historique : certaines analepses nous font revivre brièvement l'avancée de l'armée d'Alexandre en Asie ou une expédition militaire gauloise et germanique en Grèce.

Mais la plus grande part des nouvelles se déroule dans le monde contemporain. Un monde aux routes ouvertes, monde de voyageurs, de marins surtout, où les nationalités se croisent ou se confrontent sans se mêler. On trouve dans ces histoires des remarques qui relèvent d'une pensée délicieusement surannée s'attachant aux spécificités anatomiques ou psychologiques des diverses ethnies. On parlait aussi jadis de l'influence des « climats ». La nouvelle « Le phare » s'inspire de cette idée quand elle rapproche deux types d'hommes : « Côtoyer la fin des terres a donné au Breton et à l'Extrême-Orient un même penchant à la rêverie. Tous deux partagent la propension à dissoudre le vague à l'âme dans l'alcool. Cette communauté de caractère se lisait sur les visages. Vladimir Vladimirovitch et le président [des gardiens de phare bretons] se ressemblaient. Mêmes têtes plates, mêmes yeux en olive, même paille blonde sur un front carré, même allure de débardeur. » L'auteur montre que les voyages, par la rencontre et le choc des cultures qu'ils entraînent, mettent en relief les traits nationaux et font s'affirmer en chaque individu son appartenance à un pays. Cherchant à créer un effet de dépaysement, 87

Tesson parvient même, dans une démarche comparable à celle de Victor Segalen, à rendre exotiques des contrées qui nous sont plus familières, telles que l'Angleterre (« Les porcs » décrit le monde atroce de l'élevage industriel, coupé de la campagne), les États-Unis et la France (« Le bug » met en scène une famille évangéliste du Texas et une coterie de bons bourgeois de Dijon).

Le style se veut simple et efficace, mais sans tomber dans le prosaïsme. L'auteur prend soin de ménager quelques belles images, souvent liées à la nature : « Les moutons étaient posés dans les champs comme des œufs durs sur la mâche » ou « Il avait neigé deux jours auparavant et les branches des arbres ployaient jusqu'au sol. Les sapins avaient l'air de faire la révérence vêtus d'énormes vertugadins de tulle. Le chemin ressemblait à une tranchée ouverte dans un strudel meringué avec une pelle à tarte ». Par ailleurs, certaines phrases adoptent un ton gnomique, se dégageant du contexte narratif immédiat pour acquérir une portée générale et s'offrir ainsi comme de belles citations au contenu poétique (« Nager dans la traînée de lune, c'est prendre un bain de soleil par réflexion ») ou hédoniste (« La vodka ne fait jamais de mal lorsqu'on la boit à deux »).

Les histoires racontées n'appartiennent pas (ou sinon indirectement) aux grands événements de l'actualité. Sylvain Tesson préfère présenter de petites gens dans leur environnement banal et leurs occupations quotidiennes. Ce ne sont jamais des intellectuels. Souvent des marins. Ou bien des paysans ; l'un, afghan, s'engage comme démineur, l'autre milite pour faire venir la route asphaltée jusqu'à son village de Géorgie. Certaines nouvelles se penchent sur le sort des victimes de l'ordre mondial (mais sans moralisme ni pesant plaidoyer politique). Ce peuvent être les femmes, qui, toutes, à différents endroits de la planète, sans concertation, dans les situations les plus ancrées dans l'habitude (servir le repas ou s'occuper des enfants), décident de se libérer de l'asservissement auquel les condamne la tradition. Ce peuvent même être les animaux, dont le sort horrifant est révélé dans une lettre écrite par un éleveur repent.

De fait, les animaux, comme les objets — bref, tout ce qui
88 n'appartient pas au règne humain —, acquièrent une importance

considérable dans la pensée de Sylvain Tesson, qui relativise en contrepartie la place de l'homme. Le personnage de Piotr a vécu quarante ans loin des autres, au cœur de la forêt russe, et voici l'« étrange conception du monde » à laquelle il en est arrivé : « Il croyait les objets animés de forces incorporelles, les éléments chargés de signes, le monde matériel fondé sur un ordre mystérieux, les animaux et les plantes dépositaires de secrets immémoriaux. Dans la partition de son univers, le moindre événement — le vol d'un oiseau, le froissement d'un serpent ou le rythme des vagues — était un signal que le cosmos envoyait à la surface de la Nature, à destination des âmes initiées. Les Hommes, eux, [...] n'étaient que des automates, tristes esclaves de leurs passions, abrutis de désirs et prisonniers de leurs codes. » C'est ainsi que, dans les nouvelles, les événements prennent parfois une tournure ironique et rabaisent les ambitions humaines, ridiculisées par les sursauts imprévisibles de la nature ou par l'existence entêtée des objets. Ce même Piotr, après être enfin revenu dans la société et avoir repris goût à la chaleur humaine, sera tué par un ours lors d'une ultime visite à sa cabane. Quant au démineur afghan, qui avait cru faire fortune et s'acheter des femmes grâce à une statuette antique découverte dans un champ de mines, il sera brutalement détrompé lorsqu'il tirera le bibelot hors de la terre.

Cette mise en retrait de l'homme pour laisser place à un principe qui le dépasse constitue en fin de compte la clef de voûte d'*Une vie à coucher dehors*. Une grande idée englobe les histoires de ce recueil : la conception de l'Histoire comme un « éternel retour ». C'est d'ailleurs sur ces mots que se clôt le livre. L'Histoire se répète, entraînant avec elle l'être humain, le forçant à revivre les mêmes événements malheureux. On trouve ainsi, sur terre, des cycles pluriséculaires qui s'incarnent à travers des individus différents. Par exemple, « Le naufrage » raconte comment, à deux mille ans d'écart, des frères jumeaux s'entretiennent sur la mer Égée pour s'emparer d'un même trésor. Surtout, l'étonnante nouvelle « La particule » consiste en une prosopopée prêtant la parole à une parcelle de matière, presque un atome, qui d'abord s'envole d'un 89

corps de brahmane se consumant sur une esplanade, puis tombe dans le Gange avant d'être avalée par un poisson, se fait manger par une fillette, passe dans la terre après que la fillette a été tuée par un fauve, se retrouve prise dans une feuille de thé, etc. La particule achève sa course dans le corps d'un nouveau brahmane, qui vieillit, meurt et se fait brûler sur une esplanade... La nouvelle se termine sur une prière pathétique : « je vous supplie, ô dieux du ciel, de me donner le repos, de me délivrer du cycle et de me laisser gagner le néant... »

Sans attribuer au recueil de Sylvain Tesson une morale bouddhiste qui verrait dans les mésaventures humaines un fatal enchaînement de causes et d'effets, on peut supposer que les voyages de l'auteur, son intense « usage du monde » (Nicolas Bouvier), ont fait naître en lui une sensibilité accrue au cours universel et inaltérable des choses non humaines, sensibilité qui ne vient pas nuire à son profond attachement pour les hommes, notamment ceux qui restent liés à la terre et à la mer, et dont les vicissitudes fascinent et inspirent l'écrivain talentueux qu'il est.

David Dorais



1961-2011

Du ministère des Affaires culturelles (MAC)
au ministère de la Culture,
des Communications
et de la Condition féminine (MCCCF) :
50 ans de soutien à la création !